


EX LIBRIS
ALBERT TISSANDIER


THE LIBRARY OF CONGRESS
1900

SOUVENIR DU SIÉGE DE PARIS

32 LIEUES A L'HEURE

NAUFRAGE DU BALLON

LE GÉNÉRAL-CHANZY

CONDUIT PAR M. VERRECKE

Prix : 25 Centimes.

PARIS
IMPRIMERIE MORRIS PÈRE ET FILS
rue Amelot, 64.

1871

SOUVENIR DU SIÈGE DE PARIS

72 LIEUES À L'HEURE

NAUFRAGE DU BALLON

[illegible]

[illegible] PAR [illegible] VERSAILLES

Prix : 15 [illegible]

PARIS

[illegible]

[illegible]



SOUVENIR DU SIÉGE DE PARIS

32 Lieues à l'heure

NAUFRAGE DU BALLON

Le *GÉNÉRAL-CHANZY.*

Paris investi et entouré d'un cercle de fer par les canons Kruppe et les corps d'armée prussiens, n'avait bientôt plus d'autre ressource, pour communiquer avec la France, que la voie aérienne. Le gouvernement s'occupait de régulariser ce service, et les dévouements ne lui manquèrent pas. Il fallait choisir ceux dont l'expérience et la pratique paraissaient devoir seconder ces entreprises, d'autant plus dangereuses que les autorités prussiennes avaient fait proclamer qu'elles traiteraient en espion tout aéronaute qui tomberait en leur pouvoir.

C'est-à-dire qu'on le fusillerait, sans autre forme de procès.

Tous les corps de francs-tireurs furent soumis au même régime.

Il y eut donc une certaine audace à oser braver ainsi les décrets inexorables et irrévocables d'un ennemi décidé à ne faire quartier à aucun dévouement à la France vaincue.

Dans le corps des francs-tireurs « les Amis de la France, » trois légionnaires s'offrirent; deux partirent en ballon, un seul eut la chance de réussir et de rapporter dans Paris la réponse aux dépêches qu'il eut le bonheur de pouvoir remettre aux autorités compétentes dans les provinces.

Le récit de celui qui échoua dans sa noble entreprise est digne de passer, avant tout autre, sous les yeux du public français; car c'est une épopée remplie d'épreuves, et dans laquelle l'abnégation et le sacrifice individuel au salut de la France ne sont surpassés par personne, dans cette guerre désastreuse, où cependant les dévouements et le patriotisme n'ont pas fait défaut.

Le nom de cet homme, courageux autant que modeste, est Léopold-Joseph Verrecke, sergent de la légion « les Amis de la France. »

Ayant eu l'honneur de commander ce corps, je puis attester les faits qui suivent, et je suis heureux de pouvoir donner ainsi un témoignage public au courage extraordinaire de ce messager fidèle et audacieux, qui a préféré la chance plus que probable d'être fusillé, qui a enduré les traitements les plus durs, plutôt que de révéler à l'ennemi l'endroit où il avait pu enfouir les dépêches qui lui furent confiées.

Je reproduis ici textuellement son propre récit, naïf et vrai, de ce voyage en ballon; car tout ce que je pourrais y ajouter en détruirait l'effet de vérité dont sa narration porte l'empreinte.

Laissons-le parler :

Quelques jours après la bataille de Champigny,

on fit une demande à notre commandant supérieur, le général Van der Meere, pour me donner la permission et m'autoriser à conduire un ballon-poste, qui devait partir de la gare du Nord, permission qui me fut donnée en disant qu'on ne pouvait la refuser à un homme qui allait risquer sa vie pour la noble cause de la France.

Le 20 décembre 1870, je reçus l'ordre du gouvernement de me tenir prêt pour deux heures du matin. Je courus chez tous mes amis pour leur dire adieu, car j'avais mauvaise opinion, ce jour-là surtout, voyant le temps si mauvais; je ne croyais vraiment pas revenir.

Enfin, Dieu m'a sauvé avec mes compagnons.

J'arrive à la gare du Nord à une heure du matin. Le ballon était à moitié gonflé; il y avait beaucoup de monde. Je regarde le temps, à ce moment il n'était pas trop mauvais. Cependant on avait grand'peine à retenir le ballon; je reste quelque temps pour donner des ordres. Au bout d'une demi-heure, le vent devient plus fort. A ce moment un monsieur décoré vient me frapper sur l'épaule et me demande comment je trouve le temps? Je lui réponds: Monsieur, je le trouve très-mauvais, mais je crois à la destinée.

— Avez-vous le temps de venir avec moi une minute? j'ai à vous parler.

— Oui, monsieur; mais faites vite, le temps presse.

Il m'emmène dans une brasserie, rue de Saint-Quentin, et m'écrit une lettre adressée au général Shéridan, qui devait être avec l'armée du prince Charles. Dans cette lettre il me recommande au général, en lui disant, que, si j'avais le malheur de tomber dans les mains des Prussiens, de me faire protéger. Car, dans ce moment, on savait et disait

que tout homme qui serait pris en ballon serait fusillé. Je remerciai ce monsieur et partis à la gare. Le temps était devenu plus mauvais encore.

A deux heures de la nuit arrive M. Rampont, le directeur général des postes, qui me remet l'argent pour mon voyage. Je lui dis au revoir, et on me présente les trois voyageurs qui devaient partir avec moi. C'étaient MM. Lépinay, Joufryon et Julliac.

Beaucoup de mes amis étaient venus me voir partir, et parmi eux M. Henry Maitrejean, qui me dit :

— Allons, mon ami Verrecke, tu feras un bon voyage, et tu arriveras vite.

— Oui, mon ami, lui ai-je répondu, peut-être beaucoup trop vite. Car je voyais le temps qui devenait vraiment trop horrible pour un départ en ballon, surtout la nuit. J'avais déjà fait beaucoup d'ascensions dans le monde entier, pour des fêtes nationales, en Amérique et autre part, et dans ces cas, j'aurais vu un vent comme la nuit de ce départ, je ne serais pas parti pour un million. Mais je suis parti sans peur pour aider la cause de la France.

(Je ferai remarquer ici que M. Verrecke est étranger, que ce mot est sublime dans sa bouche, et peut servir de réponse à ceux qui ont prétendu que la France n'avait pas d'amis à l'étranger.)

A deux heures et un quart, les trois voyageurs montent dans la nacelle. M. Rampont fait apporter les dépêches. Je monte à mon tour. Je crie : Vive la France ; adieu, les amis !

Le ballon part comme un éclair, je n'ai que le temps de jeter la moitié d'un sac de lest, sans cela nous allions nous briser contre une maison qui fait le coin de la gare.

Une minute après mon départ, j'entendais des coups de feu. Nous étions déjà au-dessus des lignes

prussiennes, peu-têtre étions-nous découverts par l'ennemi qui nous tirait dessus. Je jette encore du lest, et mon ballon monte à une très-grande hauteur, de trois à qnatre mille mètres. Nous marchons avec une rapidité extraordinaire; le vent devient encore plus fort; mes compagnons me demandent si nous allons bien. Je leur dis, oui; mais, dans ma conscience, je nous crois perdus.

Une heure et demie après mon départ, le ballon reçoit une secousse qui nous fait changer de direction; le vent devient alors épouvantable, le ciel s'obscurcit au point que nous ne pouvons plus nous distinguer. Le papier que je jette hors du ballon, pour reconnaître si nous descendons ou si nous montons, devient complétement invisible; je ne pouvais plus le voir, même en le tenant à la main. Mes compagnons disaient : « Oh ! quel temps épouvantable ! » Je tâchais de les rassurer en leur persuadant que nous allions bien et qu'il n'y avait rien à craindre..... Il se passe encore une heure ou une heure et demie. Nous entendons alors des voix nous criant en allemand : « Descendez par ici, mes amis !» Ces cris nous furent répétés à trois ou quatre reprises. Ceux qui nous adressaient la parole pouvaient nous voir de bas en haut, le ballon se détachant en noir sur la voûte du ciel. Nous entendîmes distinctement les sons montant à une hauteur incroyable dans l'espace, sans qu'on ait la faculté de répondre; car ce phénomène ne se produit que de bas en haut, mais non en sens inverse.

Comme on nous criait en langue allemande, au lieu de descendre, je jetai du lest, et le ballon remonta plus haut. Ce fut notre malheur, nous aurions dû descendre, car nous planions au-dessus du Luxembourg, c'était notre salut, nous aurions été sauvés.

Mais comment supposer qu'en si peu de temps nous pouvions nous trouver si loin de Paris?

Qu'en dire?... Nous continuions cette course vertigineuse, le vent soufflait toujours redoublant de violence. Le ballon pirouettait à droite et à gauche et fut, par instant, entièrement couché.

La neige tombait en masse et s'attachait sur notre malheureux ballon; il faisait un froid glacial, tous nos membres étaient engourdis. — Je n'avais pour tout vêtement que mon uniforme de la légion des Amis de la France.

Enfin, arrive la pointe du jour. Nous pouvons apercevoir la terre; de Lépinay, qui observait, me prie de descendre un peu pour voir mieux. Je descends à peu près cinq cents mètres. Il me dit : « Je crains fort que nous ne soyons en Allemagne. » — Il disait vrai. Quelques minutes après nous voyons des casques de soldats qui nous couraient après en criant comme des démons.

J'eus beau jeter quantité de lest, le ballon ne monta plus; au contraire, il descendit toujours. Nous filions d'une rapidité de 25 à 30 lieues à l'heure, et bientôt nous perdions les soldats de vue. Tout à coup. nous sommes lancés à terre comme la foudre; nous allions tomber dans les champs, mais le ballon, faisant voile, nous entraîne dans une rivière. La nacelle disparaît dans l'eau avec nous; je prends le dernier sac de l'est que j'ai la présence d'esprit de jeter à l'eau, le ballon se relève, nous sommes entraînés de l'autre côté de la rivière. Là se trouvent de hautes montagnes: nous allons nous jeter avec toute notre vitesse contre d'énormes rochers; à la première secousse, j'ai une côte enfoncée. le sang me part de la bouche, un de mes compagnons s'est coupé la langue avec les dents. L'ancre qui traîne à notre suite brise tout sur son passage et finit par s'accrocher à un arbre assez gros qu'elle arrache de terre. Cet arbre est traîné avec nous, c'était terrible à voir; nous passons au-dessus des montagnes et retombons de l'autre côté.

Nous allions infailliblement périr.

MM. Julliac et Joufryon criaient : « Mon Dieu ! nous sommes perdus. » Courage ! leur répondis-je, si nous mourons, nous mourrons pour la France !

Ces mots leur donnèrent du courage.

A chaque instant, nous recevions des coups terribles. La corde de la soupape flotte en avant, je monte debout sur la nacelle ; mais à ce moment le ballon, frappé contre un arbre, me lance à terre. Je reste sans connaissance pendant longtemps. Quand je revins à moi, le ballon avait disparu avec ses malheureux voyageurs.

Je me relève enfin, regardant autour de moi, je me trouve près d'une grande forêt. La terre était toute couverte de neige, et la place que mon corps y avait occupée après ma chute était remplie de mon sang.

Marchant péniblement, affaibli par la perte de sang, blessé et chancelant, je m'avançais autant que mes forces le permettaient, quand je vis à quelques pas un homme qui venait droit sur moi. « Que faites-vous ici? me dit-il, vous êtes probablement un Français? » Je ne répondis pas à sa question ; je lui demandai seulemant dans quel pays je me trouvais.

Pour toute réponse, il vint à moi et me prit par le bras en me disant : « Allons, venez avec moi. » Alors, l'énergie me revint, et prenant le couteau que les aéronautes emploient pour couper les cordes de l'aérostat, je lui répliquai : « Mon ami, je vois que j'ai affaire à un Prussien ou à un Bavarois, prenez garde à vous, car si vous me touchez, je me défendrai. »

L'homme eut peur, et se sauva à grande vitesse. Quant à moi, j'entrai sous bois, marchant droit devant moi. A chaque instant, il m'arrive de rendre le sang ; je puis à peine me traîner, et je suis obligé

de m'asseoir au pied d'un arbre pour me reposer un instant. Aussitôt, des voix d'hommes s'approchent, criant : « Il est par ici. »

Je me sauve plus avant dans le bois.

Au bout d'une demi-heure, j'atteins l'autre bord, où je trouve une femme à laquelle je m'adresse en allemand : « Madame, ayez pitié de moi, vous pouvez me sauver si vous le voulez. Dites-moi seulement où je suis, ou indiquez-moi mon chemin. »

Cette femme me regarde avec stupeur, et, me voyant couvert de sang et dans un costume étranger, se met aussi à crier en se sauvant.

Je croyais que j'étais perdu, et rentrant de nouveau au bois, je commençai à détruire les dépêches que le gouvernement m'avait confiées ; prenant un petit bâton, je fis des trous en terre d'un côté et d'autre, et j'y mis les morceaux de papier, recouvrant le tout de neige de manière à laisser le moins de traces possible. Les voix s'approchaient sensiblement de moi, je voulus fuir, mais mes forces me trahissant, je tombai épuisé au pied d'un arbre.

Quelques instants après, je vois accourir des soldats armés, des gendarmes, des bourgeois, et même des femmes.

Les premiers, les soldats, se jetèrent sur moi comme des bêtes féroces ; l'un d'eux m'étrangla bel et bien ; la langue me sortit de la bouche, tandis qu'un autre m'assomma à coups de crosse dans l'estomac ; je ne faisais rien pour ma défense, d'ailleurs je n'en avais plus la force. Il y eut autour de moi un rassemblement de plus de cinquante personnes, tant soldats que bourgeois, criant : « A mort le franc-tireur ! tue, tue le maudit Français, tuons-le de suite. » Je les suppliai, aussitôt que la voix me revint, de ne pas me faire souffrir ainsi, mais de me fusiller de suite ; c'était en vain. Les bourgeois

étaient encore plus acharnés que les soldats; ils m'arrachèrent mon manteau, me prirent mon argent et ma montre, enfin tout ce que j'avais sur moi. Puis, cette foule enragée m'entraînant du côté d'un village, me fit marcher à coups de crosses, et à grands coups de pieds.

A moitié chemin, j'aperçus une rigole d'eau qui coulait sur le bord de la route, je demandai en grâce de me laisser boire un peu de cette eau, mais ces gens sans cœur me poussèrent en avant. Une soif terrible, la fièvre et la colère me donnèrent la force de passer malgré eux à travers les soldats, et de me jeter à plat ventre sur cette rigole, où j'eus à peine le temps de tremper mes lèvres et de mouiller mon palais en feu, que tous, tombant sur moi, m'entraînèrent avec un redoublement de brutalité.

Un des soldats, qui avait peut-être meilleur cœur que les autres, leur dit : « Laissez-le boire, le pauvre diable, car dans une heure, peut-être, il n'aura plus besoin de rien. » Je lui adressai un regard plein de reconnaissance, et voulus lui serrer la main ; mais il refusa.

Après une heure de marche et de tortures, nous arrivâmes dans un grand village nommé Rothambourg, où la foule qui me servait d'escorte se mit à hurler de plus belle : « A mort l'espion ! » en me jetant des pierres.

Mais au mot d'espion, je relève fièrement la tête, et leur dis : « Non pas un espion, mais un soldat, *un Ami de la France!* qui a bien voulu risquer sa vie pour elle ! vive la France ! ! ! » Alors la foule ne disait plus rien.

Nous arrivâmes à la prison, une espèce de forteresse, où on me fit entrer ; on me mit dans un petit cachot où je trouvai un lit de camp formé de planches nues, sur lesquelles je m'endormis profondément. Mais ce repos ne devait pas durer longtemps; il fut

bientôt troublé par l'arrivée de quatre gendarmes, qui, me réveillant brutalement, me firent marcher entre des soldats. Ayant demandé à l'un d'eux où on me conduisait, il me fut répondu que c'était chez le général. Après avoir traversé une cour, on monta dans une grande pièce où se trouvaient plusieurs officiers supérieurs, qui, commençant immédiatement mon interrogatoire, me demandent d'où je viens, et quelle est la mission que j'ai à remplir.

— Messieurs, leur dis-je, je viens de Paris; je suis parti aujourd'hui à deux heures et demie du matin avec le ballon *Général-Chanzy*, et je suis venu tomber ici (en Bavière), à huit heures du matin.

— Tous se regardèrent et ne voulurent pas croire ce que je leur disais à cause de l'énorme distance parcourue en si peu d'heures par l'aérostat. Je dus leur expliquer l'horrible tempête de la nuit et la violence de l'ouragan qui m'avait poussé. Quant à ma mission, je leur dis que je conduisais des voyageurs au nombre de trois, qui, selon toute probabilité, devaient avoir trouvé la mort au bout de leur voyage.

Voilà tout ce que je puis vous dire.

D. Où avez-vous mis vos dépêches?

R. Je n'en avais pas.

D. Vous savez que toute personne prise dans un ballon est fusillée?

R. Je le sais.

D. En ce cas, dites-moi où vous avez mis vos dépêches, ou je vous fais fusiller à l'instant.

R. Vous pouvez faire ce qui vous fera plaisir, mais je vous le répète, je n'avais pas de dépêches, et franchement si j'en avais je ne vous le dirais pas.

D. De quel corps faites-vous partie?

R. De la légion des Amis de la France.

D. Êtes-vous Français?

R. Non, je suis Belge.

D. Alors vous êtes doublement coupable. Etranger à la France et faisant partie d'un corps de francs-tireurs.

R. Je me suis toujours battu loyalement pour ce pays que j'aime.

(A ces mots, je vois la figure de l'officier qui devient rouge de colère).

D. Encore une fois, voulez-vous me dire où vous avez mis vos dépêches?

R. Je n'ai plus rien à vous répondre.

Alors il me fit voir un petit morceau de papier où se trouvaient les premières lettres du nom de M. Gambetta.

D. Vous voyez que vous aviez des dépêches et que vous faites l'espion.

R. Espion!... jamais. Je suis dans vos mains, faites de moi ce que vous voudrez, je ne veux plus répondre à aucune question.

D. Renvoyez cette canaille dans sa prison.

On m'y conduisit. Il pouvait être quatre heures du soir.

Je demandai un peu d'eau; mais on ne m'écouta pas; on referma la porte sur moi.

Combien de milliers de réflexions me passèrent par la tête! Si j'avais eu une arme, je crois que je me serais détruit.

A huit heures du soir, on vint encore me prendre. Il faisait très-noir et la neige tombait en abondance.

Je vis dans le fond de la cour un peloton de soldats, et je demandai à un des gendarmes qui me

conduisaient si c'était le peloton d'exécution. Voyant qu'il se détournait sans me répondre, je crus que ma dernière heure était arrivée. Je fis bonne contenance et marchai la tête haute ; mais j'avais le cœur brisé en pensant à mes parents qui ignoraient ma position. D'un autre côté, j'étais heureux en pensant que j'allais rejoindre là-haut ma femme chérie...

Arrivé devant le peloton. on me mit au milieu de lui, et nous traversâmes ainsi la grande cour; je demandai encore si l'on allait me fusiller, mais toujours pas de réponse.

On me fit monter dans la même pièce qu'avant, et là, à mon grand étonnement, je vis mes trois compagnons qui avaient été pris à dix-sept kilomètres plus loin.

Ils avaient l'air d'avoir beaucoup souffert.

Oh ! comme j'étais heureux de les revoir, car je les croyais bien morts ; le ballon les avait entraînés dans un autre village où il s'était accroché, à une chaumière et avait été pris par les paysans et ramené à Rothambourg.

L'interrogatoire au sujet des mes trois compagnons recommença. Je répondis que ces trois personnes étaient des voyageurs partis pour échapper au siége de Paris, et après mille questions, je fus réintégré dans mon cachot.

Un homme eut enfin pitié de moi et m'apporta une tasse de café, avec un peu de pain.

Le lendemain, à six heures du matin, on vint me prendre, et l'on me dit que l'on me conduisait à Munich, capitale de la Bavière. Une voiture nous attendait à la porte avec des gendarmes. Mes trois compagnons étaient déjà dans cette voiture, qui nous conduisit à la station du chemin de fer, à 12 kilomètres du village.

La station était envahie d'une foule de curieux : les cris et les hostilités recommencèrent aussitôt notre apparition. Heureusement, le train ne se fit pas attendre, car les cris : « A mort les canailles ! à mort les Français ! » nous accompagnaient à chaque pas.

Nous partîmes pour Munich.

A mi-chemin, un changement de train nous obligea de descendre dans une salle d'attente où nous retombâmes au milieu d'une foule qui nous prodigua l'insulte, au point que les soldats de notre escorte avaient toutes les peines du monde à nous protéger.

Deux prêtres, qui se trouvaient dans la salle, vinrent à moi et me demandèrent si j'étais catholique ; sur ma réponse affirmative, ils m'exhortèrent à avoir confiance en Dieu et en sa protection divine, me promettant de faire leur possible pour empêcher qu'on ne nous maltraitât. S'adressant alors aux plus turbulents de nos bourreaux, ils réussirent à les adoucir un peu. Enfin, le train arriva et nous repartîmes.

A une heure du matin, nous arrivâmes à Munich, où notre capture avait dû être annoncée, car plus de mille personnes nous attendaient, qui couraient après nous dès que nous fûmes descendus, hurlaient et criaient : « Demain on vous fusillera, brigands de francs-tireurs, espions, etc. » Tout cela s'adressait plus directement à moi qu'à mes compagnons.

Au même instant, je reçois un coup de poing en pleine figure ; le sang en jaillit ; M. de l'Épinay reçut le même outrage, plus avilissant pour celui qui le donne que pour celui qui le reçoit.

La colère me fit perdre mon sang-froid, et me retournant vers la foule, je traitai cette horde

infâme d'assassins et de canailles, d'oser ainsi répudier tout sentiment d'humanité en maltraitant de pauvres prisonniers blessés (car nous l'étions tous).

Le paroxysme de la colère et de l'indignation fit sortir de ma bouche les plus fortes invectives, contre cette horde barbare, qui n'était cependant pas composée de gens auxquels on donne si gratuitement le nom de populace.

Entrés dans la prison militaire, on nous mit dans des cellules séparées, jusqu'au lendemain, où je subis un nouvel interrogatoire.

Deux jours après, la femme du geôlier vint me voir avec sa fille, et après bien des pleurs et des lamentations, me fit l'offre de me procurer de quoi écrire à mes parents, parce que je devais être fusillé le lendemain.

J'en profitai pour écrire trois lettres que je lui remis, en lui faisant promettre de ne les mettre à la poste qu'après ma mort ; ce qu'elle promit en se retirant.

Dans cette alternative, je suis resté huit à dix ours. Je ne saurais le dire au juste.

Malade, je demande un médecin, qu'on finit par m'accorder et qui me promet de me faire mettre à l'hôpital. Le même jour, on m'y transporte.

Il était temps.

Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'on vint me dire que je ne serais pas fusillé. *Cela me fit beaucoup de plaisir* (*sic*).

Dix jours après, je sortis.

Quand vint la capitulation de Paris, on nous mit tous les quatre ensemble.

Trois jours plus tard, un général arrive et nous dit : Messieurs, j'ai le plaisir de vous annoncer

que vous êtes libres, excepté le sergent » (en parlant de moi). Cela me donna un coup au cœur, car je croyais bien être libre comme mes compagnons, qui le jour même sortirent de la prison, où je restai seul...

Après trois jours, on vint me chercher pour me conduire de l'autre côté de la ville, où se trouvait une espèce d'île contenant des baraques en planches, où 5,000 soldats français de toutes armes étaient gardés.

J'étais heureux de me trouver parmi les sous-officiers, qui me firent un si cordial accueil, que je commençais un peu à voir la vie en rose. Le côté d'ombre était la petite vérole, qui faisait ample moisson de victimes; la pénurie des vivres, qui ne nous permettait de manger qu'une fois toutes les vingt-quatre heures, et la saleté, qui engendrait une masse de vermine.

Enfin, au bout de deux mois je fus mis en liberté.

Signé : Léopold-Joseph VERRECKE,

Sergent de la légion *des Amis de la France*,

Professeur de gymnastique au Cirque d'Hiver.

Pour copie conforme et pour garantie de la vérité de ce récit,

MARTINUS KUYTENBROUWER.

Commandant en second, chef de bataillon de la Légion.

[redacted]

Par décret du Président de la République française, en date du 17 octobre 1872, Léopold-Joseph VERRECKE a été décoré de la médaille militaire, pour services rendus, avec cette mention :

« **Grièvement blessé.** »

P.-S. — Après la bataille de Châtillon, L.-J. Verrecke, fut porté à l'ordre du jour du bataillon pour sa belle conduite.

2895 Paris, typ. Morris père et fils, rue Amelot, 64.


LIBRARY OF CONGRESS
0 013 528 087 2